

NOTES

LE JOURNAL DE LA SACEM/SDRM

N°142 / MAI-JUIN 1994

questions d'écriture

Alain Souchon
Jean-Loup Dabadie
Luc Plamondon
Laurent Boyer
La musique de pub
John Barry
Alain Chamfort
Affaire Louis Trio
Les Innocents
Les résidences
de compositeurs
Les reprises
Export Asie

«Je dois être atroce à la télé, parce que je m'y sens très mal à l'aise. Comme si j'étais assis tout nu au bord d'un lit avec dix filles qui me regardent en ricanant...

On ne peut pas toujours parler de soi. Il faut élargir un peu le sujet. Le peu que j'avais à dire sur moi, je l'ai dit - si toutefois ça intéresse les gens...

Nous sommes tous les spectateurs du monde. On nous a assis là et on regarde les guerres. Je parle de ce que je ressens, je ne choisis pas les thèmes de mes chansons. Tout le monde au-

tour de moi a des problèmes d'argent, est au chômage. Ça me marque forcément... Le gagnant, c'est Bernard Tapie, le perdant, c'est Woody Allen. Le choix se fait vite...

Il y a chez les gagnants un côté «Les choses sont comme elles sont, le monde est tel qu'il est, et c'est bien comme ça». C'est terriblement barbare, parce que le monde n'est pas bien comme il est!...

Je suis parti dans la chanson avec trois maîtres. Brassens, Dylan et Ferré. Ils n'étaient pas contents du monde et ils

le disaient. Leur colère me faisait voler. Quand Franco indignait Léo, il chantait «Franco la Muer-te». C'était lourdingue, et j'aimais ça. Mais jamais je ne pourrais m'exprimer comme lui.

Mes chansons ne sont pas toujours très faciles. Mais les gens sont intelligents, peuvent réfléchir. Et puis, leur demander cela, c'est une manière d'être un peu élégant.»

Bertrand Dicale
(Le Figaro)



«L'autre jour, quelqu'un de ma maison de disques m'a dit que, dans ce métier, j'étais une sorte d'invité. J'ai adoré cette image. Dans la vie aussi, je suis une sorte d'invité. Je la passe à réviser, et j'arrive quand même à payer mon électricité. Ça, c'est mon luxe. Quand tu bosses à l'UAP, si tu révises, on te tape sur les doigts.

- «On nous Claudia Schieffer, on nous Paul-Loup Sulitzer». Deux questions: pourquoi eux et «on»... C'est quoi?

- «On», c'est justement la société, le monde, l'inexorable «on» qui fait que les choses ne se discutent pas, qu'elles se font malgré les hommes, soulignant de plus en plus leur impuissance. «On», c'est l'alchimie médiocre qui nous assomme avec des trucs sans intérêt. Hier encore, les jeunes filles rêvaient de devenir actrice, c'était bien. Aujourd'hui, elles rêvent de devenir top-model, c'est triste. Schieffer, Sulitzer, c'est tout de même le vide absolu, le «vive rien». C'est comme la télé. On ne la regarde plus que quand c'est triste et, de reality-shows en reportages cruels, on ne sait même plus de quoi on pourrait avoir envie...

C'est vrai que l'amour entre un homme et une femme, à la différence de celui d'une mère pour son enfant, par exemple, est d'abord un jeu dangereux aux règles provisoires. Un mélange bien agréable, mais troublant, de plaisir, de guerre et de maladie. Le dire sans gravité, avec des calembours et, parfois des petites mélodies si douces que les FM ne les passeront pas, qui sont juste un cadeau à ceux qui achètent l'album... cela me réjouit...

Quand on entre en scène, on est le roi du monde, c'est pas désagréable. Bon, il faut savoir que c'est un jeu, mais il faut aussi y croire un peu. les gens nous y aident.

- Quelles sont les chansons de vous que vous préférez?

- Celles qui ont eu du succès! Elles ont changé ma vie. C'est grâce à elles que les gens me sourient et que les flics ne sont plus tout à fait mauvais...

... J'ai toujours aimé les rôleurs, les poètes et les gueulards. C'est Dylan, Ferré et Brassens qui m'ont fait naître à la chanson. Sans elle, et donc sans eux, je ne crois pas que la vie m'aurait plu.»

Alain Morel (Le Parisien)

«C'est la chaleur, les applaudissements du public, en vrai, ma seule véritable drogue. Alors, seulement je ne sens plus mes migraines, mon mal de dos...

La poésie? J'en suis resté à Rimbaud, Baudelaire, Nerval et tout le bazar. Qu'est-ce qu'on écrit aujourd'hui?... Il faut chanter beaucoup pour devenir chanteur. Au début, je détestais mon timbre, maintenant je n'y pense plus».

Patrice Delbourg (L'Événement)

«On nous Claudia Schieffer»... : qu'est-ce qu'elle vous a fait?

- C'est le résumé de ce que préconise notre société: être beau et riche, quelque chose d'assez brillant et vide. On ne sait pas ce que pense ou dit Claudia Schieffer, elle est juste très jolie, c'est tout, c'est triste...

Moi, je suis plutôt «regretté». C'est une caractéristique de l'homme, comme l'amour ou la jalousie. Un artiste qui ne regrette rien, c'est un menteur...

On dit effectivement toujours la même chose. «Allô maman bobo» et «Toto 30 ans» ont marché; la maison de disques a dit: «faut en faire un autre». Je ne savais vraiment plus quoi dire... Et puis, on finit toujours par trouver, en tournant en rond...

Avant je n'imaginai pas les hommes de 50 ans vieux, j'y arrive et je me sens encore très jeune... »

Gilles Renault (Libération)

«Il faut prendre le temps de ne rien faire: sinon, les chansons, on les fabrique et elles ont l'air fabriqué! Et puis, il y a toujours, à un moment ou à un autre, une crise de création, le doute, une période nécessaire, ou j'ai besoin d'être miné...

Je crois qu'on est tous pareil: mais seuls les artistes ont le droit de se vautrer dans leur spleen; les autres doivent se caparaçonner s'ils veulent aller bosser à l'UAP, et avoir l'air concerné par leur travail et pas seulement par leur jeunesse qui est partie, le temps qui passe, ces bêtises...

Je pense que les gens ont une vie spirituelle plus riche qu'on ne le croit, et dont on ne tient pas assez compte.

Au lieu de ça, on les pousse vers une consommation effrénée. On leur montre de jolies icônes...

Toutes les gamines rêvent d'être Claudia Schieffer. C'est quand même quelqu'un qui n'a jamais dit un mot de sa vie; c'est terrible, à côté de Jeanne Moreau ou Juliette Binoche...

C'est vrai que j'ai l'air de ne pas y toucher. Mais je veux que mes chansons soient poétiques, un peu enlevées, un peu compliquées. Au moins, je reçois du courrier de gens qui sont contents que les chansons ne soient pas bâclées... »

Aurélien Ferenczi (La Croix)

«Qu'il s'agisse d'un album de Laurent ou de moi, au départ c'est la même méthode, on commence sur des mots ou sur des notes. Mais après, cela diffère car moi je considère que, dans une chanson, il faut mettre ses idées, sa vision du monde, afin de les transmettre. Alors que pour Laurent, trop se dévoiler, c'est impudique, et mettre dans ses chansons un peu de profondeur est indispensable comme pour «Le soleil donne» ou «Belle-Île en mer». Laurent est un «pop singer» qui sait comment faire pour que ça ne devienne pas insipide. C'est un autre exercice de style... Quand j'écris, ça part d'un truc, et puis ça change en cours de route, parfois même je me perds, je vais là où je ne comptais pas du tout aller au début. Alors

je reviens je recommence tout, pour retrouver l'idée initiale... Au début quand j'écrivais des chansons, c'était pour qu'elles me fassent le même effet que celles que j'écoutais. Quand j'étais petit et que j'écoutais Brel, je me disais «Il dit ça, et bien moi aussi!» Puis sont arrivés les Beatles, ils se coiffaient mal, ils faisaient des conneries. La encore, je me suis dit: «Je suis pareil qu'eux». Même chose avec Dylan quand je l'ai découvert, lui qui gueulait contre tout. Et ce sont tous ces «moi aussi» qui m'ont fait vivre, qui m'ont éduqué, qui m'ont permis d'écouter attentivement Brassens. Ces chansons, cela aide aussi à vivre quand on les écoute...»

Eric Tandy (Texto)